

PRÉFACE

De 1814 à 1870, entre deux empires, l'Espagne devient une des passions françaises. Le public français découvre la peinture, la littérature et le théâtre du Siècle d'or, le voyage en Espagne fait désormais partie des passages obligés d'une éducation soignée, l'impératrice Eugénie hispanise la mode parisienne et les banquiers investissent massivement outre-Pyrénées dans le chemin de fer et dans les mines. De Ruy Blas à Carmen, en passant chez Balzac par la nouvelle « El verdugo » ou certains personnages de *La Comédie humaine*, la littérature française se peuple d'Espagnols. Avec l'Italie, l'Espagne devient ainsi terre romantique pour un public français en quête d'exotisme. Cette évolution est en rupture avec le faible intérêt porté par la France à son voisin au XVIII^e siècle. Ce dernier n'était décrit que sous les traits d'un royaume archaïque, obscurantiste, dominé par les moines et l'Inquisition. « L'Espagnol a de l'aptitude pour les sciences, il a beaucoup de livres, et cependant, c'est peut-être la nation la plus ignorante de l'Europe », affirmait en 1782 Nicolas Masson de Morvilliers dans l'article « Espagne » qu'il avait rédigé pour l'*Encyclopédie* Panckoucke. C'est cette légende noire de l'Espagne qui a conduit Napoléon à s'engager à la légère dans l'invasion de la péninsule Ibérique en 1808, pensant qu'un tel peuple se soumettrait facilement ou, dans le meilleur des cas, louerait l'action « libératrice » de l'empereur des Français.

La guerre d'indépendance (1808-1814), c'est-à-dire l'invasion de la péninsule Ibérique par les troupes napoléoniennes, son occupation et la victoire espagnole, constitue le moment clé qui a fait basculer ce rapport entre la France et l'Espagne. Dans la période qui débute alors, deux modifications profondes interviennent : d'une part un accroissement très fort des échanges humains entre les deux pays, d'autre part un décrochage sévère de l'Espagne par rapport à la France qui se traduit par l'installation d'une situation complexe de dominant/dominé.

Par définition, la guerre d'indépendance a été une occasion de connaître l'Espagne pour des centaines de milliers de Français partis combattre outre-Pyrénées. L'expérience a été souvent difficile, voire terrifiante. Les saisissantes eaux-fortes de Goya en sont l'illustration. Néanmoins, les soldats français en revinrent avec une admiration pour ce peuple qui, avec des moyens de fortune, avait eu le courage de résister. « Après la bataille », le célèbre poème de Victor Hugo, traduit ce sentiment, tout comme une bonne partie de la centaine de mémoires, écrits ou traduits en français par des acteurs du conflit qui ont été publiés à partir de 1814. Cette admiration se retrouve d'ailleurs à l'échelle européenne car l'ampleur du soulèvement antifrançais du printemps 1808 et la longue résistance menée par la guérilla jusqu'à la fin de l'année 1813 ont diffusé en Europe l'image d'un peuple héroïque qui, par son courage et sa constance, a été le premier à résister à « l'ogre », puis à mettre en déroute la Grande Armée. Une image du peuple espagnol, un peuple cruel, fier, austère, mais courageux jusqu'au sacrifice, s'est donc forgée auprès du public français à partir de ces écrits. Napoléon lui-même a contribué à véhiculer cette vision en affirmant en exil que cette guerre « a été une véritable plaie, la cause première des malheurs de la France... Toutes les circonstances de mes désastres viennent se rattacher à ce nœud fatal ». Peu importe si la réalité a été beaucoup plus complexe et ambiguë : les travaux récents montrent que la défaite française est intimement liée à la campagne de Russie, que la guérilla n'a pas été un phénomène massif et que son rôle a été moins important que celui des troupes de Wellington, et enfin que le soulèvement antifrançais a masqué une guerre civile. Le public français a retenu avant tout l'épopée.

Dix ans plus tard, des dizaines de milliers de Français franchissent à nouveau les Pyrénées pour combattre dans le cadre de l'expédition des Cent mille fils de Saint Louis. Pour quelques centaines d'entre eux, des militants libéraux tel Armand Carrel, il s'agit de lutter contre le régime de la Restauration et de prendre les armes aux côtés du gouvernement libéral qui gouvernait alors à Madrid. Pour la très grande majorité, les soldats combattant sous la direction du duc d'Angoulême, il s'agit d'une expédition militaire victorieuse qui s'est soldée par une présence durable de dizaines de milliers de soldats français sur le sol espagnol jusqu'en 1828. Bon nombre d'entre eux firent comme leurs aînés en ramenant des mémoires ou des réflexions issus de leur expérience.

À un degré moindre, le même phénomène joue à nouveau lors de la première guerre carliste (1833-1840) qui a vu des Français combattre dans chacun des deux camps qui s'opposaient. Mais la période qui s'ouvre alors est celle de la présence pacifique en Espagne, celle des nombreux récits de voyage de Mérimée, de Victor Hugo et de Théophile Gautier, publiés dans la grande presse parisienne. C'est aussi celle des investisseurs, attirés par la réputation d'un pays pauvre, mais regorgeant de richesses cachées, non exploitées à cause de l'incurie de ses gouvernants. Les frères Pereire ont fait la cruelle expérience de ce mirage lors de la crise de 1866.

Les relations entre les deux pays ne sont cependant pas à sens unique. Les Français connaissaient mieux les Espagnols car des dizaines de milliers d'entre eux s'étaient installés en France à la faveur des nombreux exils politiques de la période. Ceux-ci commencent avec les quelque 12 000 familles de Joséphins qui franchissent les Pyrénées en 1813, suivis par les milliers de libéraux chassés en 1814, puis à nouveau en 1823 et remplacés à partir de 1834 par les réfugiés carlistes. Une minorité d'entre eux s'installa en France, tel Francisco Amoros, l'inventeur de la gymnastique moderne. Les grands cimetières parisiens témoignent encore de nos jours de la présence de quelques grands noms de la politique, de la finance ou de l'art espagnols sur le sol français. Pour les autres, le séjour a duré plusieurs années et s'est traduit par l'établissement de liens souvent durables avec la France. Les élites espagnoles exilées fréquentaient les salons du Tout-Paris et tous s'imprégnaient de culture française tout en diffusant leur propre culture comme en témoignent les centaines d'ouvrages écrits en français par des Espagnols, œuvres originales ou traductions. Les exemples de ces trajectoires humaines qui se croisent foisonnent. Parmi les plus connues, celles de la future impératrice Eugénie, fille du Joséphin Cipriano de Palafox y Portocarrero. Née à Grenade, elle fut éduquée au couvent du Sacré-Cœur à Paris et était devenue une proche de Prosper Mérimée qui était l'ami de la famille.

La peinture est un domaine emblématique de ces croisements culturels et humains. Ignorée avant 1808, la peinture espagnole du Siècle d'or est intimement liée au pillage opéré par les troupes françaises pendant l'occupation de la péninsule. La première exposition qui permit de découvrir Murillo et Zurbarán eut lieu au Salon carré du Louvre en juillet 1814, puis le public put prendre connaissance de cette peinture au travers de deux galeries privées, celle de Soult, et celle d'un ancien

joséphin, le banquier Alexandre Aguado. Un proche de ce dernier, Louis Viardot, publia entre 1830 et 1834 plusieurs articles vantant la qualité de l'école espagnole. C'est dans ce contexte que le roi envoya dans la péninsule Ibérique le baron Taylor, accompagné des peintres Adrien Dauzats et Pharamon Blanchard. Ils ramenèrent près de 450 tableaux qui constituèrent la galerie Louis-Philippe, ouverte au public dans cinq salles du Louvre le 7 janvier 1838.

L'intérêt français pour l'Espagne est lié au décrochage économique qui se produit dans la première moitié du XIX^e siècle entre l'Europe du Sud et l'Europe du Nord, où les premiers effets de la révolution industrielle bouleversent les sociétés et enrichissent les États. Le décrochage est plus sévère pour l'Espagne qui a perdu ses colonies avec la guerre d'indépendance, et donc avec celles-ci les ressources fiscales considérables du commerce atlantique. L'État espagnol voit ainsi ses recettes s'effondrer de 50 % entre 1800 et 1820. Les sociétés d'Europe du Sud deviennent ainsi les témoins d'un monde qui disparaît au nord. Pour les ultraroyalistes et les premiers romantiques, elles sont le conservatoire d'un monde regretté, prétendument ordonné par le sens de l'honneur et par la spiritualité, par opposition au matérialisme bourgeois. À ceci s'ajoute pour d'autres une teinte d'exotisme, accentuée pour l'Espagne par le processus d'africanisation de la péninsule par la littérature romantique. L'Andalousie devient la quintessence de l'Espagne. Chez les plus cultivés, l'attrait pour l'Espagne est aussi lié à la redécouverte des nombreux textes français du XVII^e siècle, l'autre grand moment de transferts culturels entre les deux pays, dans un rapport de force cette fois inversé, c'est-à-dire à une période où le jeune Louis XIV, admiratif de la puissance espagnole, importait à la cour la culture de celle qui était devenue son épouse.

L'histoire de l'Espagne, les expériences politiques de ce pays et le rôle des Français dans celles-ci constituent, par les publications qu'ils ont suscitées, l'un des aspects de cette passion française pour l'Espagne durant les deux premiers tiers du XIX^e siècle. Certes, l'Angleterre ou l'Allemagne occupent davantage les historiens français, mais un certain nombre d'auteurs, certains prestigieux comme Michelet ou Thiers, et d'autres moins connus, ont consacré des milliers de pages à l'Espagne. À ceux-ci s'ajoutent pour le public français les ouvrages écrits par des Espagnols et traduits en français. C'est cette documentation, faite d'ouvrages d'histoire, de témoignages ou d'essais qu'a convoquée Antoine

Roquette dans le livre proposé aujourd'hui au lecteur. Antoine Roquette a déjà fait preuve de sa grande érudition sur le XIX^e siècle français au travers de ses études sur Mgr Frayssinous ou sur le Concordat de 1817. Il a aussi mis au jour l'incroyable circulation des élites locales à l'échelle de la France en découvrant et publiant la correspondance du notaire aurillacois Joseph Serieys. Dans son ouvrage sur l'Espagne, Antoine Roquette nous dévoile la vision française de ce pays, faite d'expériences mais aussi de jugements à l'emporte-pièce forgés au prisme des stéréotypes puissants qui construisaient alors une Espagne exotique et andalouse. Il donne la part belle aux textes et à cette belle langue du XIX^e siècle. Sa contribution montre comment une grande puissance peut s'approprier l'histoire d'un territoire proche, mais considéré comme inférieur et dépendant. À cet égard, l'histoire de l'Espagne dont il est question ici est aussi histoire de France.

Jean-Philippe LUIS,
Professeur d'Histoire contemporaine à l'université Clermont-II

AVANT-PROPOS

En préliminaire à cet ouvrage, je voudrais rendre un hommage et exprimer un souhait.

Un hommage pour un observateur, un journaliste, un historien de l'instant présent, aux connaissances encyclopédiques sur la vie politique, économique et sociale de l'Europe et de l'Amérique, des années 1817 à 1830, qu'il a rassemblées et décrites avec un style soigné et précis dans un volumineux *Annuaire historique* annuel.

S'inspirant de l'*Annual Register* fondé à Londres en 1758 par le philosophe et homme politique irlandais Edmund Burke, Charles Louis Lesur (1770-1849) a réalisé une œuvre considérable, utilisée par de nombreux mémorialistes, le célèbre chancelier Pasquier entre autres, reconnue par nombre d'historiens, en particulier espagnols. Il a en effet affecté près de huit cents pages à l'Espagne dans ses annuaires pendant les douze années qui nous intéressent. Ce juriste, après avoir travaillé au ministère des Affaires étrangères avec Talleyrand, devient inspecteur de la Loterie de Paris puis maire de son village natal, Guise, dans l'Aisne. Après 1830, l'annuaire continuera d'être édité jusqu'en 1861 sous la direction de collaborateurs.

C.L. Lesur relate avec scrupules les événements survenus en France et dans les grands pays d'Europe et d'Amérique du Nord et du Sud ; il a accès à nombre de documents politiques, économiques, diplomatiques importants et variés qui appuient solidement ses développements. Enfin l'auteur complète son ouvrage annuel par une chronique où il relate anecdotes, faits divers, procès, voyages ou événements culturels qui illustrent de façon plus légère mais significative la vie de l'année en cours.

C'est lui qui m'a incité à approfondir l'histoire de nos voisins du sud, chez qui nos propres tribulations ont de profondes répercussions, tout comme réciproquement d'ailleurs. J'espère ainsi contribuer à dissiper un peu la méconnaissance qui entoure cette histoire commune, si l'on en juge par l'absence d'écho que suscite généralement le nom de Trocadéro chez nos contemporains, tout bien connu que soit le palais qui porte ce nom à Paris.

La France a joué un rôle important dans l'histoire de l'Espagne pendant le premier tiers du XIX^e siècle qui ne se limite nullement à l'invasion de la péninsule Ibérique par les troupes napoléoniennes de 1808 à 1814 : histoire malheureusement souvent tragique, dont les conséquences se sont prolongées jusqu'au milieu du XX^e siècle, qu'il est nécessaire d'approcher si l'on veut mieux connaître les voisins avec lesquels nous avons la plus longue frontière.

La Restauration et la Révolution espagnole apporte un éclairage sur cette période charnière de l'Espagne, sur laquelle se sont penchés de nombreux historiens espagnols, surtout depuis 1975, mais aussi sur les interactions survenues entre les deux royaumes cousins, les approches différentes de la situation espagnole selon les opinions politiques des intervenants, les conclusions tirées par les uns et les autres dans chacun des deux pays, sans omettre le poids d'un environnement international et économique particulièrement prégnant. Si l'échec de la révolution et l'attitude de Ferdinand VII ont lourdement pesé sur le destin de l'Espagne, l'expédition française dans ce pays, toute réussie qu'elle fût, n'a pas contribué à renforcer la dynastie des Bourbons à Paris car son retentissement favorable sur l'opinion publique a été utilisé à contrecourant des idées nouvelles issues de 1789. Elle n'en demeure pas moins l'épisode le plus important de la politique extérieure de la Restauration, tout en étant révélatrice des paradoxes du régime.

Je souhaite enfin exprimer toute ma gratitude au professeur Jean-Philippe Luis qui m'a guidé avec efficacité, disponibilité et amabilité dans cette étude ainsi qu'à Christine et Denis Guay qui ont eu la tâche ingrate de mettre en forme cet ouvrage.